Document généré le 19 avr. 2024 17:50

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le lecteur de fables

Nathalie Watteyne

Numéro 87, automne 2000

Lire de la fiction

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14700ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Watteyne, N. (2000). Le lecteur de fables. *Moebius*, (87), 109–112.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NATHALIE WATTEYNE

Le lecteur de fables

À 58 ans, Louis est un homme seul. Il ne fait pour lui aucun doute qu'on lui a volé quelque chose. Et si on ne l'a pas volé, on a fait tout comme. Alors, il cherche par tous les moyens à se calmer. Pour tout dire, c'est sa vision du monde qu'il veut corriger avant de mourir. Et pour cela, évidemment, il se tourne vers les livres:

— Seuls les livres ont ce pouvoir.

Quand, enfant, il ne lisait pas, il avait maille à partir avec ses camarades de classe. Jusqu'au jour où il remporta le concours des énigmes de son école et qu'il gagna un livre, son premier: *Quand l'esprit vient...* Vers 12 ans, alors que la plupart d'entre eux se livraient aux sports les plus physiques, il croyait aux romans d'aventures. Quelques mois plus tard, il ne se nourrissait plus que de récits où la consommation d'alcool mène aux expériences sexuelles les plus torrides. Puis ses lectures se raffinèrent et il acquiesça aux idées des romantiques qu'il fréquentait à la bibliothèque de son quartier. Louis était à ce point convaincu d'avoir raison qu'il aimait bien faire peur aux siens en leur criant toutes les bêtises qui lui passaient par la tête:

— Seuls les tourments de ton être me conduisent aux délices!

Plus tard, il comprit l'insanité de toute révolte contre les petites gens. Et il s'attaqua aux plus forts. Combien d'idées et de vieillards éreinta-t-il sur les places publiques? Les yeux brillants, les petits vieux relançaient Louis et ses attaques pour un peu de plaisir avant de disparaître. Dès lors, on ne l'entendit plus crier. Sont-ce ses lectures qui le rendirent sage à ce point? Comme Borges, Louis aime bien dire que

l'homme se perd tantôt dans un miroir, tantôt dans un labyrinthe.

C'est ainsi qu'il s'imagina un double avec lequel on l'entendit converser quelques mois à la bibliothèque. Ce dernier fut pour Louis une source d'inspiration et un interlocuteur privilégié. Mais un jour les névroses de son double commencèrent à l'agacer. Il trouvait le double poseur et puis menteur, de surcroît. Et il apprit à vaincre son adversaire au jeu de la question et de la réponse.

L'une de ses manœuvres les plus fréquentes consistait à être très poli, très gentil envers tous et chacun avant de s'enfermer à double tour dans sa chambre, et de sortir une bouteille de gros rouge pour clamer les vers les plus contradictoires possible. Le visage ravagé par les larmes, il se souvenait alors de tout: l'enfance, l'amour = la solitude.

Oh, il aurait pu épouser l'une des femmes qu'il avait connues dans sa vingtaine ou sa trentaine, et avoir des enfants avec elle, mais au moment où cela s'était présenté, il n'avait rien senti du tout. Penaud, il s'était chaque fois esquivé et avait envoyé à la place une carte postale: «Comme je t'aurais aimée, si tu savais... Mais l'alouette au soleil mugit parfois.» L'envoi de cartes aussi tristes que nécessaires de Venise ou de Constance ne l'avait pas rendu malheureux, tout au plus songeur les premiers temps. Mais à force de se retrouver dans les mêmes impasses, il s'était habitué à lui-même, avait presque ri de son petit manège au bout d'un certain temps. Il savait que quelque chose se désaccordait dans son désir, mais il décida de laisser aller. De toute façon, pensa-t-il bien emmitouflé dans les couvertures en plongeant son nez dans un gros Ducharme, il n'aimait pas les galanteries, ni se forcer pour plaire à qui que ce soit plus longtemps qu'il ne le fallait.

Avec les amis, c'était encore pire. Combien de doléances il avait subies! Combien de repas à écouter celui qu'on appelle l'ami lui raconter un autre malheureux épisode de son existence... Et avoir tellement hâte de partir que, se précipitant sur l'addition: «Laisse-moi te l'offrir, je t'en prie, quel plaisir...», s'entendait-

il susurrer avant de retourner dans sa chambre en se tapant les cuisses. Pendant deux semaines, il ne répondait plus au téléphone et soupirait d'aise chaque fois qu'il terminait un livre de Kafka. Sa passion du moment.

Au bureau, ses collègues s'étaient intéressés à lui en raison de sa culture livresque. Puis, ils s'étaient montrés offusqués de ses réactions à l'emporte-pièce. S'ils l'avaient d'abord regardé d'un œil complaisant, ils n'avaient pas fait grand cas de lui au fil des ans. Mais ils continuaient à le fréquenter pour faire corriger leurs textes. Jusqu'au jour où Louis se fit virer de la boîte où il agissait à titre de conseiller en placements, simplement parce qu'il refusait de se mêler aux autres, répétait-il à qui voulait l'entendre. «Mais l'idée d'avoir droit à des timbres de chômage pendant toute une année me ravit», pensa-t-il en sautillant, un Tolstoï à la main. L'hiver, il aimait bien lire en attendant l'autobus.

Toute sa vie, il avait préféré lire. N'importe: Dostoïevski, Proust, Woolf. La Scouine même! Les livres représentaient pour lui l'amante fidèle, l'ami qui ne demande rien, mais surtout la part la plus belle, parce que sublimée, de l'humanité. Louis avait l'assurance que les livres lui permettraient un jour de comprendre pourquoi les êtres humains s'abîment toujours de la même manière, répètent les fautes de leurs prédécesseurs, veulent être aimés mais ne savent comment s'y prendre pour aimer en retour, etc. Mais du temps avait passé...

À force de lire sur sa chaise ou dans son lit, Louis avait épaissi. Malgré ses lectures et sa philosophie, il était devenu très laid. Cela ne l'avait guère préoccupé jusqu'à l'aube de la cinquantaine où des douleurs au foie étaient venues réclamer la fin des lectures les plus indigestes, Büchner ou Strindberg. Et c'est un jour où les douleurs se firent plus lancinantes qu'il comprit.

Quand il eut compris que ses chers auteurs avaient mis dans leurs textes une fragilité que personne autrement n'aurait accepté de recevoir, Louis se remémora divers moments de son existence. Il avait passé quarante-six ans à ingurgiter toutes sortes de folies, depuis les Grecs anciens jusqu'aux Nouveaux nouveaux ro-

manciers, pour se connaître lui-même et mieux comprendre l'humanité, cela même qui l'avait submergé. L'ardeur et la conviction qui l'avaient animé durant ses lectures venaient tout à coup de s'éteindre. Ce soir-là, Louis se comporta avec autant de dignité que les jours où il décidait de mettre fin à une relation. En silence et en hochant la tête. Il alla se coucher en se disant que ce serait la dernière nuit. Et l'ultime voyage. Demain, il ne se lèverait pas.

C'est lui qui a écrit ce texte avant de mourir. Et c'est en pleurant qu'il en rédige les dernières lignes.